

Avant-propos

Enquête



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/1363>

DOI : [10.4000/enquete.1363](https://doi.org/10.4000/enquete.1363)

ISSN : 1953-809X

Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 1998

Pagination : 7-9

Référence électronique

Enquête, « Avant-propos », *Enquête* [En ligne], 6 | 1998, mis en ligne le 15 juillet 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/1363> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/enquete.1363>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Avant-propos

Enquête

- 1 La question du statut de la description dans les sciences sociales ne peut être dissociée d'une réflexion sur le mode particulier de construction de leurs objets. Si la nature des interactions sociales contraint ici le descripteur à articuler différemment qu'en d'autres savoirs l'observation à la connaissance, l'explication et l'intelligibilité scientifiques ne peuvent plus, en ce cas, être calquées sur les méthodologies et les théories canoniques. Il est en effet extrêmement difficile de penser les opérations des sciences sociales à partir d'une séquence linéaire du raisonnement : observation/description/analyse/explication (interprétation). La description n'est réductible ni à une technique de traitement des données observées (comme on tend à le croire lorsqu'on replie la problématique de la description sur le problème de la transcription de ce qui a été vu dans la réalité au moyen de dispositifs textuels), ni à un moment dans le déploiement d'une recherche (quand on croit pouvoir distinguer le temps de la description d'autres moments ou étapes) ou dans la construction de son compte rendu (ce qui supposerait la possibilité d'isoler des séquences descriptives au sein d'une construction narrative particulière). Il semble donc impossible de traiter le sujet comme un simple problème technique. Dans le cas des sciences sociales on ne peut définir, indépendamment de la forme d'enquête, les critères de la bonne description : exhaustivité, fidélité, traductibilité, disponibilité à l'interprétation.
- 2 Considérer la diversité des langages de description du monde en usage dans nos disciplines revient à aborder d'emblée la question des modalités de l'écriture scientifique, pas seulement celle qui caractérise la mise en forme du compte rendu final d'une recherche à destination de pairs ou d'un plus vaste public. Décrire, c'est toujours déjà écrire. Que fait un ethnologue, dit Clifford Geertz ? Il écrit, il transcrit, il inscrit les événements et les actes dont il est le témoin ou qu'on lui raconte dans des livres en choisissant ses catégorisations, c'est-à-dire en mobilisant des stratégies discursives. Sans aller jusqu'à confondre le travail de connaissance avec le travail de l'écriture et de la mise en récit, il est indispensable de débattre des rapports qu'entretient la transcription de l'observation avec la compréhension, l'interprétation et l'explication,

en inscrivant ces actes conjoints de connaissance dans des formes d'énonciation et des structures d'énoncés.

- 3 La question de la description fait l'objet de débats récurrents : ceux-ci sont les plus vifs lorsque des théories nouvelles entreprennent de défier les grands systèmes explicatifs ou d'ébranler des formules scolarisées de la collecte et du traitement des informations. Ainsi, en sociologie, le projet ethnométhodologique peut être défini à partir d'un impératif de retour à la « simple description » – encore qu'il apparaisse vite une contradiction au sein même de cet impératif, si l'on postule le caractère « autodescriptif » de toute situation sociale. En anthropologie, le point de vue de l'anthropologie interprétative des cultures qu'a défendu Geertz, à travers la critique des prétentions inhérentes de toute théorie générale de la culture, s'est développé à partir de remarques sur la « description dense¹ » : ces remarques conduisent à l'affirmation d'un autre impératif : lier intimement assertions théoriques et interprétations descriptives. Le difficile est qu'il ne soit pas obscurci par ce que Geertz nomme *appeals to dark sciences*.
- 4 Le débat entre le parti de la description (phénoménologique ou ethnométhodologique) et le parti de l'interprétation (herméneutique ou cryptologique) prend souvent l'allure d'un jeu sur l'arbitraire des frontières sémantiques. On aimerait pouvoir définir et distinguer des niveaux de description ou d'interprétation, ce que d'ailleurs chacun fait pour son propre compte en renvoyant l'autre à la cave ou au grenier. N'y a-t-il pas au plus bas niveau un degré zéro, celui de l'enregistrement factuel de l'observation externe des comportements ? Et au plus haut niveau, une analyse interprétative, et nécessairement rétrospective, des conduites qui intègre les commentaires et les comptes rendus des acteurs ? L'enjeu principal réside dans le niveau intermédiaire – le premier étage de l'édifice. C'est celui de la compréhension immédiate, en situation, des actions sociales par le chercheur, et du statut qu'il accorde à sa transcription. Le parti du tout-interprétatif veut assigner la description « sans présupposés » au registre minimal de l'observable, au degré zéro de l'information dotée de sens. Le parti du retour à la description suspecte toute question sur le sens, toute quête d'une structure signifiante de l'action, de céder à la surinterprétation symbolique ou cryptique, de prendre tout geste pour un texte. Pour les premiers, cependant, la lecture des comportements signifiants (les tics de paupière n'étant pas moins signifiants que les clins d'œil dans l'exemple de Ryle) est aussi déterminante que les discours des sujets lorsqu'il s'agit d'appréhender les formes symboliques de l'action sociale ; et pour les seconds, la régression vers le béhaviorisme est impossible : la descriptibilité des actions humaines suppose qu'elles soient compréhensibles.
- 5 On pourrait dire que ce numéro d'*Enquête* prolonge le numéro 3 consacré à la surinterprétation, mais il n'en est pas le pendant. Un détour par la philosophie s'imposait, d'abord parce que Geertz amorce son célèbre article sur la « description dense », par une référence à Ryle, mais surtout parce que les théories de la description dans les sciences sociales telles qu'elles se sont développées depuis les années soixante doivent beaucoup à Wittgenstein et quelque peu à l'herméneutique. Par ailleurs, ces théories organisent leurs choix sémantiques et grammaticaux selon les « ontologies » qu'ont spécifiées les logiques ou les grammaires « pures » développées récemment par différentes écoles de logiciens. Détour par la philosophie ou la logique, mais aussi confrontation avec d'autres savoirs : analyse littéraire, histoire de l'art ; ou avec d'autres pratiques – par exemple la description littéraire dans la fiction. Il ne s'agit pas

de « littériser » nos pratiques. Mais il ne s'agit pas non plus – vice inverse plus répandu chez les bien pensants de la pureté méthodologique – de diaboliser la confrontation entre procédés littéraires et procédures de sciences sociales.

- 6 Les sciences de l'action sont nécessairement interprétatives. Autant dire qu'elles le sont en tous leurs actes, les plus techniques comme les plus théoriques. Le sens temporel que le récit instille dans une description comme le sens qu'un scénario doit à son contexte ne peuvent être inférés d'une grille de description, si dense ou singularisée soit-elle. Il faudra donc prolonger ce débat sur la description et le rôle qu'y joue l'interprétation puisque, dans les sciences sociales, une description qui vise à dégager un sens explicatif est toujours contextuelle et séquentielle. C'est la raison pour laquelle cette livraison d'*Enquête* – « La description I » – présente une entrée épistémologique dans une question qui sera reprise dans un prochain numéro – « La description II² » – à partir d'une série d'analyses sur les formes de la description, telles qu'elles sont différemment pratiquées par nos disciplines.
-

NOTES

1. L'expression « thick description » a été, dans ce numéro, diversement traduite par description « dense » ou « épaisse » selon les auteurs. Nous n'avons pas cherché à en unifier la formulation.
2. G. Blundo et J.-P. Olivier de Sardan, eds, *Pratiques de la description*, Paris, Éd. de l'EHESS (« Enquête » 3), 2003 [NdE].